

L'enfant symbole du Vietnam

ELLE vit !... Avec de l'asthme, du diabète, des migraines, de multiples allergies. Avec des cicatrices qui lui gondolent la peau et s'enflamment parfois, souvent, quand le temps est capricieux, quand il fait trop chaud, trop froid, trop humide. Sa peau brûlée a perdu tout système de défense et ne respire jamais. « *Mais quelle chance a mon visage ! Pas une marque ! Merci mon Dieu !* »

Elle vit ! Et même elle a donné la vie. Un petit garçon de trois ans à la peau lisse et douce ne cesse de se lover contre elle, et cherche à l'embrasser, perplexe parfois, inquiet, devant les crevasses de sa peau. « *Mon corps était si dévasté, je ne pensais pas être désirable. Et voilà que l'homme le plus gentil, le plus compréhensif du monde - il s'appelle Toan - a eu envie de m'épouser. Et voilà que j'ai créé une famille ! Tant de chance, vraiment !* »

Elle vit, oui. Et lire son nom - Kim Phuc - au-dessus d'une boîte aux lettres, avant de la rencontrer ici, dans ce petit appartement de deux pièces, au cœur d'un quartier chinois de Toronto, vingt-cinq ans après le fameux cliché, a quelque chose d'irréel. Comment dire ? L'impression d'approcher une icône et de la voir glisser de son cadre, exposée soudain au grand souffle de la vie.

Elle rit. Une cascade de notes aiguës qui ravit l'enfant mais énerve le colosse à cervelle d'oiseau qu'un centre de handicapés, moyennant rémunération, confie à la surveillance de Toan quelques heures par jour. Kim lui sourit, pose un doigt sur ses lèvres et dit avec assurance : « *Ici, au Canada, je construis une belle vie.* » Elle tend la robe légère qui lui tombe aux chevilles afin de mouler un petit ventre



Photographie de Nick Ut, 1972.

rond « *Bientôt, nous serons quatre !* » Toan, jusqu'alors en retrait dans la cuisine, passe une tête radieuse. Puis, discrètement, il emmène en promenade le géant et l'enfant. Kim a besoin d'être sereine pour changer de continent et plonger dans le temps.

Assise sur le canapé, les pieds nus, la pose décontractée, la photo devant elle, la petite Vietnamiennne, devenue une jeune femme de trente-quatre ans qui s'exprime en anglais, entame alors son incroyable récit. C'est un film, semble-t-il, qui défile dans sa tête, comme un cours d'eau limpide dont elle sait chaque mouvement. Sa voix est un murmure, et son rythme suit le fleuve. « *C'était un après-midi étouffant du mois de juin 1972, en pleine guerre, en plein tourment. Depuis trois jours, le village subissait d'intenses bombardements d'avions sud-vietnamiens, et la population s'était réfugiée dans la pagode, endroit sacré par excellence, qu'aucun soldat, fût-il américain, ne devait jamais viser. Soudain, à l'heure du déjeuner, la situation a semblé empirer, le feu s'étendre. Quelqu'un a surpris un signal de couleur lancé du ciel vers la pagode pour désigner une mire. Il a hurlé : "Sortons ! Nous sommes morts si nous restons ici !" Et la fuite s'est organisée: les enfants en premier, qui devaient courir*

vite ; et puis les gens âgés, avec la nourriture ; les adultes avec les bébés... »

Kim Phuc a détalé. Elle a remarqué l'avion qui volait lentement, et compté quatre bombes juste au-dessus de sa tête. Il n'y eut guère de bruit. Juste une immense flamme orange. Kim était plongée dans le feu du napalm. Encore quelques minutes de course, et elle perdrait connaissance, anéantie par la douleur, brûlée jusque dans ses os. Mais son destin aura entre-temps croisé la route de Nick Ut, ce photographe de l'agence AP dont le cliché, publié dès le lendemain, rapportera à son auteur le fameux prix Pulitzer et transformera Kim en symbole. Symbole de la barbarie des guerriers.

PENDANT deux jours, la famille ignore tout du sort de la petite fille. Deux de ses cousins étaient morts sur la route. Kim, trop grièvement atteinte pour être soignée sur place, avait été transportée en urgence à l'hôpital de Saïgon. Elle y restera quatorze mois. Son corps n'était que plaie. « *Le matin, on m'immergeait dans une baignoire pour me débarrasser de la peau qui, toujours, s'infectait. Elle se détachait par morceaux, il fallait la couper. Les plaies étaient à vif. C'était si douloureux que je m'évanouissais. Un jour, la visite de ma sœur a coïncidé*

avec l'heure de mon bain. Elle n'a pu supporter de voir et s'est évanouie à son tour. L'infirmière était furieuse ! »

8 juin 1972

Kim Phuc

« *Du feu. Du feu partout. Du feu en moi surtout. Il me consume, je ne comprends pas, j'ai si chaud, si chaud. On dirait que ma peau brûle, qu'elle se détache, qu'elle part en lambeaux, comme mes vêtements calcinés, qui sont tombés d'eux-mêmes. Je me frotte le bras gauche, ça colle, c'est pire. Ma main droite est difforme. Je vais être affreuse ! Je ne serai plus jamais normale. Je ne vois que de la fumée. Il faut que je sorte du feu ! Je cours, je cours le plus vite possible. Mes pieds ne sont pas brûlés. J'ai de la chance. Plus vite. Il faut réussir à fuir. Je crois que je dépasse le feu. La fumée s'éclaircit. Je distingue des silhouettes. Je ne suis plus toute seule. Il y a du bruit, des cris, des pleurs. Je cours encore plus vite. Tout le monde court d'ailleurs : les soldats, mon petit frère Phuoc, à droite, mes deux cousins, à gauche. Et puis Pam, mon grand frère, qui m'a vue, qui s'affole, qui crie : « Aidez ma sœur ! Aidez ma sœur ! » Il a compris que je brûle. Et moi, je hurle « Nong qua ! » (« trop chaud ! ») Le choc, l'urgence m'ont fait presque oublier la douleur. Elle survient pourtant, effroyable. Alors on va me verser un peu d'eau sur le corps, et ce geste sera fatal. Personne n'a encore la moindre idée de ce qu'est le napalm. »*

Quand Kim repartira enfin vers son village, où l'attendent ses parents et ses huit frères et sœurs, dix-sept greffes et opérations diverses auront remodelé son corps.

Kim alors veut devenir médecin et s'accroche à l'école. La famille est pauvre, la maison dévastée, la mère absorbée dans la cuisine d'un minuscule restaurant de plein air. Mais pour prendre son bain, faire ses exercices, porter ses affaires, chacun lui vient en aide. La vie serait donc acceptable si de violentes migraines ne l'anéantissaient et si sa peau, sans protection, n'avait parfois l'aspect d'une « viande cuite ». Kim, devenue adolescente, pleure devant les miroirs. Plus jamais elle n'expose aux regards ni son dos ni ses bras.

La guerre depuis longtemps est finie. Le cliché de Nick Ut a fait le tour du monde et, après avoir bouleversé l'opinion publique américaine, suscité débats, invectives, polémiques et précipité, aime à penser Kim Phuc, la fin du conflit, elle continue de hanter les esprits. C'est « la » photo du Vietnam. En 1982, un journaliste allemand veut savoir ce qu'est devenue son « héroïne ». Il adresse la photo au gouvernement vietnamien, le sommant de lui dire si l'enfant oui ou non est en vie. La réponse ne lui parvient qu'un an et demi plus tard. Mais elle donne des idées aux autorités vietnamiennes, qui, soudain, prennent la mesure de ce que représente Kim Phuc aux yeux de la planète. Comment imaginer meilleur instrument de propagande ? Kim perd sa liberté. On l'exhibe, on l'interviewe, on l'utilise. Elle doit interrompre ses études, affronter les caméras, sillonner le pays. Ses espoirs d'être médecin s'effondrent. Elle supplie qu'on la laisse tranquille. On l'envoie étudier à Cuba.

Alors le monde l'oublie. Et Kim, pendant sept ans, restera sur son île. Elle étudie l'espagnol et l'anglais, et tente de réapprendre à vivre. Elle a de multiples amies et

même un amoureux, Toan, qui n'ose se déclarer et qu'elle n'encourage guère. A personne elle ne parle de son désir de fuir. « *Le climat ne me convenait pas, j'avais des allergies, du diabète, maintes douleurs. Mais j'avais surtout l'impression de vivre sous contrôle. Je haïssais ce régime. C'était comme au Vietnam.* » Un soir, dans un des rares hôtels de l'île doté de l'électricité où se retrouvent les étudiants, quelqu'un lance à la cantonade: « *Mais pourquoi Kim n'épouse-t-elle pas Toan ?* » La jeune femme est stupéfaite. Toan, souriant au bout de la table, ose à peine la regarder. L'idée, apparemment, excite tout le monde. On échafaude des plans. De l'amour de Toan personne ne peut douter. Kim en est étourdie. Trois jours plus tard, elle a dit oui. Dix jours plus tard, elle est mariée. Les amis ont tout organisé. Jusqu'à la lune de miel. A Moscou.

A ce moment du récit, Kim fait une petite pause, met ses jambes en tailleur, ménage son suspense. Et même elle rit d'avance des surprises qu'elle réserve. Car le fleuve, maintenant, se transforme en rapides. Sa vie va changer de cours. « *C'est dans l'avion du retour que j'ai révélé à Toan ce que je lui cachais depuis plusieurs semaines. je n'avais que trop tardé, il fallait que je me jette.* » Il était temps en effet : Kim ne rentrait pas à Cuba. A l'escale de ravitaillement en carburant, prévue sur le territoire canadien, elle prévoyait de quitter le groupe de passagers et de demander l'asile politique. Sa décision était irréversible.

Toan fut abasourdi. Cela faisait des mois qu'il rêvait de retrouver sa famille au Vietnam. Et c'est avec sa femme qu'il entendait rentrer. Kim, bien sûr, comprenait. Mais jouait toutes ses cartes. « *Tu as le choix, je ne veux rien t'imposer,* disait-elle. *Mais nous sommes une famille maintenant. De quoi aurais-tu l'air en rentrant seul de ton voyage de*

noces ! » Le mot était cruel, même dit avec humour. « *Au fond de mon cœur, j'étais sûr qu'il ne me quitterait pas.* »

L'avion se rapprochait de Gander. Toan se tassait sur son siège. Ils n'avaient pas d'argent, pas de vêtements, pas d'adresse. Mais la jeune Vietnamiennne avait un sentiment d'urgence. C'était ce jour-là ou jamais. Alors, quand l'avion fut posé, quand les portes enfin s'ouvrirent, elle fila vers un militaire canadien, tendit les deux passeports et, le cœur battant, rejoignit la file des aspirants au statut de réfugiés. Toan, bien sûr, à son côté.

« *Il était si nerveux qu'il n'a pas pu dormir pendant une bonne semaine ! Mais on nous a logés, nourris, aidés. C'était une surprise délicieuse. Maintenant, Toan a deux jobs d mi-temps. Ce n'est pas sa qualification, mais je suis si confiante !* » Son visage affiche un sourire permanent, sa voix est enjouée, et son rire, ah !, son rire... « *Ce doit être ma nature. Dieu m'a fait don du bonheur.* » Encore sa fameuse « chance » ! Que comprendre, sinon constater en effet son ardeur à saisir, cultiver son bonheur ; admirer sa soif de construire, sa curiosité impatiente pour l'avenir. Et discrètement observer ses yeux gris.

CAR parfois, et alors même qu'elle rit, ils deviennent si brillants qu'on jurerait voir des larmes. « *Je ne les laisse pas venir ! corrige-t-elle. De quoi pourrais-je me plaindre ? Jamais, même aux pires moments, je n'ai surpris de la colère, de la haine, de la rancune dans les yeux de mes parents. On ne peut changer le passé. Alors à quoi bon s'y noyer ? Il n'est utile que pour s'élever.* »

La photo de Nick Ut n'est exposée nulle part, dans le petit appartement de Kim. Sa vue lui est infiniment douloureuse. Mais comment l'oublier ? On ne se soustrait pas au destin de symbole. La course de Kim sous le feu du napalm touche à l'universel.

L'an passé, Kim fut invitée à Washington à la cérémonie commémorative de la guerre

du Vietnam. Et devant un parterre de plusieurs milliers de vétérans médusés elle a pris timidement la parole pour évoquer l'espoir. Et le pardon. « *Si je pouvais me trouver face à face avec le pilote de l'avion qui a lancé la bombe, je lui dirais : on ne peut pas changer l'histoire, mais au moins peut-on essayer de faire de notre mieux dans le présent et le futur pour promouvoir la paix.* » Et puis elle a disparu durant la plus longue et la plus respectueuse des *standing ovations*.

Au milieu de l'assistance, John Plummer était foudroyé. C'est à lui qu'elle venait de s'adresser. Lui qui avait eu la responsabilité de coordonner le bombardement de Trang Bang, le 8 juin 1972. Lui qui, devenu pasteur, après mille errances, portait toujours sur lui la photo de la petite fille, découverte dès le 9 au matin et lestée de remords. Il se rua vers un policier, le suppliant de remettre à la jeune femme un message. Déjà, elle quittait le mémorial, soucieuse d'éviter la foule. Elle s'engouffrait dans un escalier, elle allait disparaître. Le billet lui parvint juste à temps : « *Kim, je suis cet homme.* » Alors elle s'arrêta, se retourna. Il attendait, tremblant au haut des marches. Et elle ouvrit ses bras.

Annick Cojean

<http://tinyurl.com/yrfonc>

